

Groupe d'étude « Le Sinthome »

Le 11 Juin 2013

Etude de la leçon XI du séminaire de Lacan *Le Sinthome*

Philippe Berté : J'ai une question à propos de la droite infinie dont tu nous a parlé Jean l'autre fois (en p.193) :

un point écrit sur une feuille,

un trou percé dans une feuille, dans une surface,

une droite infinie ,

un tube, un tore,

sont strictement équivalents en topologie, n'est-ce pas ?

Jean Brini : Oui tout à fait.

P. Berté : L'étude d'aujourd'hui va se situer entre les pages 189 et 199 de la leçon XI. Cette leçon est la dernière du séminaire.

Ce qui m'a paru remarquable ___ c'est une **hypothèse** ___, c'est que **sur le plan clinique** Lacan ici de toute l'oeuvre de Joyce dégage 4 points, qui me semble très synthétique, et en cela c'est remarquable :

- Le rapport au corps, le rapport de Joyce au corps : qui concerne le glissement du registre I par rapport au registre [R et S noués] , ou au registre [R et Ics noués]. (p.192,193)
- La dimension énigmatique de l'écriture de Joyce (p.197) , où Lacan parle du rapport Enonciation/énoncé, Signifiant/signifié.
- Les Epiphanies (p.198 et 100) qui évoquent le nouage [R et S]
- L'écriture tout à fait essentielle à son ego (p.190).

L'écriture, l'ego, un Nom-du-père qui fait nœud Bo.

Et Sur **le plan Topologique** : Il y a création d'un nœud Bo chez Joyce par l'artifice d'écriture !?

Pourquoi est-ce nécessairement dans le cas de Joyce un nœud Bo ?

Donc face à l'oeuvre de Joyce, Lacan dégage 4 traits, mais une telle « simplification » est peut-être possible grâce à la conception que Lacan a du nœud borroméen. C'est que le nœud Bo l'aide à dégager ces 4 traits, pour « saisir le cas » Joyce.

A noter : il ne me semble pas que dans cette leçon terminale Lacan emploie le terme **psychose** à propos de Joyce.

Alors prenons **le premier trait clinique** : p.192, Lacan dit : « Pour ce qui est de Joyce dans *Portrait of the Artist as a Young Man*, il y a une confidence que nous fait Joyce, ... le camarade Héron, qui n'est pas un terme tout à fait indifférent (erôn en grec, eros ?) ; cet erôn l'a donc battu pendant un certain temps, aidé bien sûr de quelques autres camarades,

et après l'aventure Joyce s'interroge sur ce qui a fait que, passée la chose, il ne lui en voulait pas.

Joyce s'exprime d'une façon ___ on peut l'attendre de lui ___ très pertinente, je veux dire qu'il métaphorise qq chose qui n'est rien moins que son rapport à son corps.

Il constate que tout l'affaire s'est évacuée, il s'exprime lui-même en disant que c'est comme une pelure ».

La phrase que nous voulons souligner c'est : « *Joyce métaphorise qq chose qui n'est rien moins que son rapport à son corps.* »

Joyce s'interroge, puis il constate, concernant son rapport à son corps !

L'emploi de « métaphoriser » surtout chez Lacan avec le Nom-du-Père, a un effet de création, constitue une création.

Nous verrons plus loin que cette création est en même temps écriture nouvelle, et ego. Il me semble.

J. Brini : Dans l'exemple de la métaphore que donne Lacan en prenant le vers de Victor Hugo « *Booz, sa gerbe n'était point avare ni haineuse* » : Il y a un rapport entre la gerbe et Booz, la gerbe est là pour représenter Booz. (P. B : oui) La gerbe est à Booz ce que x est à l'avarice ou à la haine.

Cette structure-là on la retrouve bien ici, moi j'entends la métaphorisation comme ça. Càd qu'il y a deux signifiants et deux signifiés.

P. Berté : Oui, mais je me demandais si Lacan ne va pas plus loin dans l'affaire puisque ___ enfin c'est une question ___, est-ce que « métaphoriser » ici, quand « *Joyce métaphorise qq chose qui n'est rien moins que son rapport à son corps* », il me semble que ça va plus loin qu'un rapport seulement dans l'ordre du langage.

J. Brini : La création c'est quand il dit « *Il avait senti qu'une certaine puissance le dépouillait de cette colère subitement tissée* ». Il y a là tout un réseau de création. Et quand il rajoute « *aussi aisément qu'un fruit se dépouille de sa peau tendre et mûre* ». (Note en bas p.193)

La création, la création de sens se situe à cet endroit-là. (P. B : ok)

P. Berté : Je continue la lecture p.193 , Lacan : « *Mais s'il y a qq chose que j'ai depuis l'origine, articulé avec soin, c'est très précisément ceci, c'est que l'Ics, ça n'a rien à faire avec le fait qu'on ignore des tas de choses quant à son propre corps ; et que ce qu'on sait est d'une toute autre nature : on sait des choses qui relèvent du signifiant.*

L'ancienne notion de l'Ics, de l'Unbekannte, c'était précisément qq chose qui prenait appui de notre ignorance de ce qui se passe dans notre corps.

Mais l'Ics de Freud ___ c'est qq chose qui vaut la peine d'être énoncé à cette occasion ___, c'est justement que que j'ai dit, à savoir le rapport, le rapport qu'il y a entre un corps qui nous est étranger et qq chose qui fait cercle, voire droite infinie, qui de toute façon sont l'un à l'autre équivalents, qq chose qui est l'Ics. »

J'ai pensé à cette zone de L'Ics représentée sur le nœud Bo, comme ouverture du cercle du Symbolique en droite infinie.

J. Brini : Philippe, cela correspond au placement de l'Ics sur le nœud dans *La Troisième*. (P. B : voilà) Lacan situe l'Ics par rapport au Symbolique comme une espèce d'extension, d'un domaine qui serait en qq sorte extérieur au Symbolique, qui déployé comme une droite infinie à ce moment-là l'Ics remplit le champ.

Mais ce que je voulais faire remarquer au passage, c'est la phrase : « *on ignore des tas de choses par rapport à notre corps, par contre ce qu'on sait est d'une tout autre nature, ce sont des choses qui relèvent du signifiant* ». Et ça on va le retrouver il me semble dans le discours de Joyce. C'est que j'anticipe un peu mais cette histoire de Cork m'a fortement impressionné. On y viendra.

Je voulais faire remarquer une deuxième chose : « *Mais l'Ics de Freud __ c'est qq chose qui vaut la peine d'être énoncé à cette occasion __, c'est justement que que j'ai dit, à savoir le rapport, le rapport qu'il y a entre un corps qui nous est étranger et qq chose qui fait cercle, voire droite infinie, qui de toute façon sont l'un à l'autre équivalents, qq chose qui est l'Ics* ». Vous voyez la faute ? L'Ics est un rapport entre un corps et qq chose qui est l'Ics ! C'est récursif ça. Il y a deux Ics : il y a celui qui est la droite infinie, et il y a celui qui est le rapport de cette droite infinie avec le corps.

Cela me fait penser à la définition humoristique récursive du Napalm : le Napalm c'est de l'essence 50% et du Napalm 50%.

C'est aussi comme quand on dit dans le nœud Bo : il y a le Réel du nouage, et puis il y a le rond du Réel.

Et ici il y a l'Ics en tant que rapport, et l'Ics en tant que droite infinie.

En tout cas cette phrase de Lacan nous invite à aborder les choses d'une manière qui est récursive. Du point de vue de la logique aristotélicienne cette phrase n'a pas de sens, elle ne définit pas l'Ics.

Ce qui est intéressant c'est que Lacan définit l'Ics avec cette phrase-là, alors qu'il dit : « *L'ancienne notion de l'Ics, de l' Unbekannte, c'était précisément qq chose qui prenait appui de notre ignorance de ce qui se passe dans notre corps* ». On a affaire à une logique du sac. Alors qu'avec l'Ics de Freud il y a qq chose de logiquement énigmatique, logiquement récursif.

Et Lacan quand il donne une phrase comme ça on a l'impression qu'il construit une syntaxe qui est homologue à un nœud. (P.B : oui)

Alors c'est très intéressant car ça fait des phrases énigmatiques, à bon compte, mais ce sont des choses que l'on retrouve dans la cure, on entend des phrases comme cela dans la cure (P.B:oui) qui sont non pas contradictoires logiquement, mais structurées d'une telle manière, que entre ce dont on parle et celui qui parle il y a une collusion.

Je voulais attirer votre attention sur la syntaxe étrange de cette phrase.

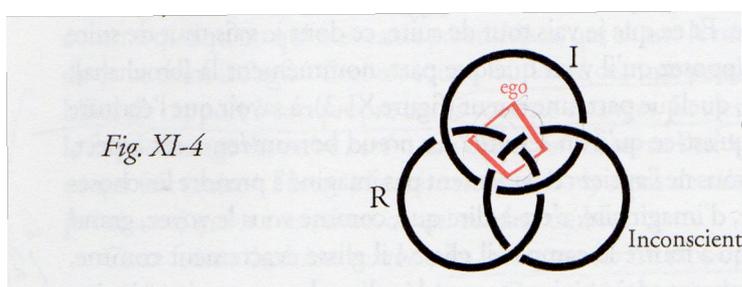
P. Berté : Cela m'évoque aussi la question du signifiant qui est différent de lui-même.

J. Brini : Tout à fait. Mais là c'est une mise en pratique. (P. B : oui)

P. Berté : Voilà, c'étaient les paragraphes qui me semblaient intéressants sur ce premier trait du rapport de Joyce à son corps. (J. Brini : premier trait, oui)

Mais il y a peut-être d'autres choses que vous voulez souligner ?

J. Brini : Vous vous souvenez de la figure XI-4 , p.196 :



Càd ce nœud qui comporte une erreur dessus-dessous, du coup R et Ics sont noués. Et cette erreur sera réparée avec l'ego, mais en attendant qu'il y ait réparation, il existe un espace qui fait que l'Imaginaire peut foutre le camp. Et ça on le retrouve dans le texte de Darmon qui s'intitule *Le noeud de Schreber*. Où il fait l'hypothèse que le délire de Schreber est lié à une erreur de dessus-dessous qui fait que l'un des trois registres peut fiche le camp, ou du moins est susceptible de fiche le camp.

Et là il me semble que chez Joyce on voit presque une imaginarisation de ce fiche le camp de l'Imaginaire. L' Imaginaire fiche le camp sous la forme de cette colère qui se dépouille. En même temps c'est très corporel, et en même temps entièrement structuré par le signifiant. (P. B : oui)

Alors je vais vérifier dans le Darmon si c'est de la même erreur dessus-dessous dont il parle dans Schreber, et chez Joyce ? (P. B : ok)

Quand vous prenez un nœud Bo normal, et que vous faites une erreur dessus-dessous, n'importe laquelle, il y a 6 erreurs possibles, puisqu'il y a 6 points d'intersections. Une erreur dessus-dessous n'importe laquelle, eh bien le résultat c'est que le 3ème rond fiche le camp. Disons si vous faites une erreur Symbolique – Imaginaire, c'est le Réel qui va partir. Imaginaire - Réel eh bien c'est le Symbolique qui va partir. Etc.

J. Brini : La réponse est non ! Dans le nœud de Schreber l'erreur dessus-dessous a lieu entre Imaginaire et Réel, et ce qui fiche le camp c'est le Symbolique. (cf p.372 in *Essais sur la topologie lacanienne* de Darmon) . L'erreur dessus-dessous chez Schreber et chez Joyce

n'est pas la même, mais dans les deux cas il y a une fragilité, qui a besoin d'être soit compensée par un artifice, soit ... On s'est posé la question : pourquoi l'écriture chez Schreber *Mémoires d'un névropathe*, ne joue pas le même rôle que celui dont nous parle Lacan à propos de Joyce pour l'écriture ? En aparté.

Mais la peau de colère qui s'en va comme la peau d'un fruit qui se détache de son corps, c'est qq chose qui est homologue de « le registre de l'Imaginaire est susceptible de fiche le camp, en raison d'une erreur dessus-dessous concernant le lien entre Réel et Symbolique ». (P. B : oui)

Donc ce premier trait je le relirai topologiquement à ce qu'on vient de lire.

P. Berté : Càd qu'il peut y avoir une sorte de mouvement, de flottement du rond de l'Imaginaire, du corps, entre le Réel et le Symbolique .

J. Brini : oui, exactement, l'Imaginaire n'est pas coincé __ quand je dis « fiche le camp », c'est une manière très grossière d'exprimer les choses. Le trait que tu as noté là je trouve qu'il s'articule bien au schéma topologique que propose Lacan. (P. B : oui)

Isabelle Cellier : J'aurais aimé avoir une précision. Dans le texte que j'ai (du Site Valas) il y a à propos de l'Ics préfreudien: *Unerkennt* , traduit par non-reconnu.

J. Brini : Lacan parle de l'Ics préfreudien, qui n'est pas l' *Unbewusste*, mais l' *Unbekannte* càd le non-connu. Si c'est *Erkennt* c'est reconnu, je ne sais, je ne suis pas suffisamment germaniste.

I. Cellier : Je pense que si l'on se réfère à Leibniz ou à Spinoza, cela renvoie plus au *Unerkennt*, càd une question de perception ou d'aperception. Ce sont les perceptions infinitésimales de Leibniz par exemple. (J. B : d'accord) J'entends le mugissement de l'Océan, mais je ne peux pas le décomposer, et entendre les gouttelettes qui constituent ce mugissement. De la même façon je ne perçois pas tout ce qui se passe dans mon corps, je ne le perçois qu'à partir d'un certain seuil, si j'ai mal. (J. B : d'accord). C'est à peu près la même chose finalement. (P. B : oui) Je dirais que c'est presque l'inaperçu, l'Ics de ces philosophes.

J. Brini : En tout cas il y a un passage des *Ecrits* où Lacan vitupère très vigoureusement contre les gens qui confondent l'Ics freudien avec le non-conscient, en disant que c'est aussi pertinent que si l'on voulait construire le concept de non-voir !

I. Cellier : Cela m'a fait penser aussi à la résilience. (J. B : oui) Lacan présente ce qui se passe chez Joyce (la colère qui part comme une pelure) , non pas comme un gage de santé pourrait-on dire ? Joyce n'a pas été marqué par cette expérience, mais à quel prix, je ne sais pas. Alors que c'est presque une vertu à notre époque de pouvoir passer sur un événement comme ça, ou est-ce que c'est pas de la résilience, je ne sais pas.

P. Berté : Oui, c'est la solution de Joyce, et après il va se passer un certain nombre de choses pour lui comme l'écriture. Mais la solution qui est venue quoi, je ne sais si on peut dire « au sujet Joyce », mais c'est la solution qui s'est présentée.

J. Brini : Philippe, moi mon sentiment, mon idée c'est qu'il y a bien un sujet Joyce. Qui lutte bec et ongles pour survivre en tant que sujet. Il n'y a pas de mort du sujet, justement au prix d'un certain nombre d'opérations, qui peuvent être scabreuses __ ce n'est pas un névrosé __ , donc il a à sa disposition ce qu'on pourrait presque appeler une technique de résilience, qui n'est pas celle du névrosé standard. C'est peut-être des moyens que nous n'avons pas, nous autres névrosés. Des moyens de survivre en tant que sujet quand même, et un sujet qui se bagarre fichtrement. Donc de ce point de vue-là le mot résilience il colle. (P.B: oui)

P. Berté : Alors on passe au **2ème trait** : qui concerne l'écriture qui est tout à fait essentielle à l'ego de Joyce. (p.190)

Lacan dit ceci « *Il m'est venu comme ça, dans la boule ...*

L'ego a joué un tout autre rôle que le rôle simple, qu'on s'imagine simple,

L'ego chez lui , a rempli une fonction dont je ne peux rendre compte que par mon mode d'écriture. ...

C'est que l'écriture est tout à fait essentielle à son ego ».

Il y a cette formule de Lacan : « *je ne peux rendre compte que par mon mode d'écriture. Ce qui m'a mis sur la voie, c'est que l'écriture est tout à fait essentielle à son ego* ».

Donc là il y a aussi un trait, du point de vue du clinicien Lacan dit : « *l'écriture est tout à fait essentielle à son ego* ».

Et Lacan dit qu'il ne peut rendre compte lui, de ce qui se passe chez Joyce, que par son mode d'écriture, l'écriture de Lacan , càd le nœud Bo. J'ai trouvé cela assez intéressant et important, c'est que pour __ en tout cas c'est une hypothèse que je fais__ repérer un certain nombre de traits cliniques, c'est peut-être pas mal d'avoir certains outils comme par exemple le nœud borroméen. Bon, il y a d'autres outils, d'autres mathèmes de Lacan, mais en tout cas certaines écritures permettent de repérer certains traits cliniques.

Voilà. Je ne sais ce que vous en pensez ? Y a-t-il des remarques, ou est-ce qu'on poursuit la lecture concernant toujours ce 2ème trait ?

J. Brini : J'avais une remarque sur le fait qu'il récidive sur ce qu'il a fait pour l'Ics ; il récidive pour l'écriture : Il y a deux écritures , d'une part il y a « mon mode d'écriture qui est le nœud Bo », et d'autre part il y a « l'écriture de Joyce qui est tout à fait essentielle à son ego ».

Vous voyez comment il montre que « l'écriture est tout à fait essentielle à son ego », c'est que quand il y a un type qui vient demander à Joyce « c'est quoi cette scène ? » Joyce répond « c'est Cork ». Et le type insiste « je sais bien, j'ai reconnu, mais qu'est-ce qui encadre ? », et là Joyce répond « C'est du liège (*Cork en anglais*) ».

Donc on peut penser que dans la phrase de Lacan, il y a l'écriture de Lacan du nœud Bo, et il y a l'écriture de Joyce, c'est le même mot, mais il y a en a un qui encadre l'autre, etc.

Il parle aussi de la correspondance entre les chapitres d' *Ulysses* et les chants de *l'Odyssée* d'Homère, et Lacan dit « *dans chacune de ces choses, l'encadrement a toujours , au minimum, avec ce qu'il est censé raconter comme rapport à une image, a toujours au moins*

un rapport d'homonymie ». Ça c'est vraiment qq chose de très particulier, à l'écriture de Joyce, et en même temps à l'énonciation de Lacan. On a l'impression que Lacan s'est tellement imprégné de Joyce, qu'il fait du Joyce en parlant. (P. B : oui)

Voilà, j'ai été très frappé par cette histoire du même signifiant utilisé à deux endroits d'une phrase, ou à deux moments d'une situation, comme le « liège » qui arrive deux fois, et Lacan attrape cela comme une formule caractéristique. C'est une illustration du rôle de l'équivoque dans l'analyse, que je trouve superbe. (P.B : oui)

P. Berté : Jean, par rapport à l'emploi du terme d'homonymie que Lacan fait qq lignes plus loin, et que tu as employé « le rapport d'homonymie », je me disais que dans ce rapport il y a un jeu entre le signifiant et la lettre (J. B: oui), et par rapport à cette équivoque est-ce qu'on ne peut pas penser à une simultanéité du registre du Réel et de celui du Symbolique ? Ou du Réel et de l'Ics ? (J. B : je suis d'accord)

Càd que dans le cas de Joyce, le nouage du Réel et du Symbolique permet peut-être à la fois les jeux d'homonymies, la dimension d'énigme aussi (J.B : oui) puisque Lacan dira que Joyce a une écriture qui est toute pleine d'énigmes (J.B : oui), est-ce que justement l'homonymie ne pourrait pas se situer dans ce jeu entre le Réel et le Symbolique ?

J. Brini : Je suis d'autant plus d'accord qu'on a dans ce chap XI une certaine représentation du nœud de Joyce, représentation qui est un nœud borroméen avec une erreur dessus-dessous (P. B : oui), complété par un 4ème rond qui vient consolider l'ensemble qui ne tiendrait pas sinon. Mais, dans les chapitres précédents il y a une représentation du nœud de Joyce qui est complètement différente , p.135 fig VII-6 , où le nœud est à deux ronds (P. B:oui) , qui est un nœud de trèfle raté, et le 2ème rond vient corriger l'erreur de ce nœud de trèfle raté. (P. B : oui).

Ce que tu viens de dire Philippe est tout à fait consistant si on admet que dans un cas Réel et Symbolique ne forment qu'une seule consistance, en nœud de trèfle raté, et que dans l'autre cas il n'ont pas la même consistance, mais c'est un autre essai de Lacan de représenter le noeud de Joyce, où Réel et Symbolique forment non pas une seule consistance, mais deux ronds enlacés, inséparables.

Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu dis sur le Réel de la lettre qui viendrait presque en continuité __ c'est tout de même séparé, parce que ce que raconte Lacan sur Cork et le cadre. Un des Cork est le cadre de l'autre, Cork-liège est le cadre du Cork-ville. Il y a quand même une séparation des deux registres. Mais il n'est pas impossible que l'usage du nœud de trèfle par Lacan corresponde aussi à une idée que pour Joyce le Symbolique et le Réel ne seraient pas totalement disjoints, et qu'ils seraient en continuité. (P.B: oui Jean)

P. Berté : Et puis une autre remarque aussi, c'est par rapport au « cadre », Lacan emploie le terme « encadrer », et la représentation que Lacan fait de l'ego dans le schéma XI-4 est justement un cadre ! (J. B : c'est vrai) Un cadre vertical qui évoque le poinçon du désir ! Càd qu'on pourrait dire que le poinçon du désir fait le lien, noue, fait le nouage entre l'Imaginaire et puis cet ensemble [Réel – Ics] , et je me disais __ c'est une hypothèse __ que cela correspondait assez bien à cette question de l'ego qui finalement est une création, et qui relève de la mise en place d'un désir.

I. Cellier : Est-ce qu'il n'y a pas un fantasme aussi ?

P. Berté : Justement, voilà ! Tout à fait. Oui, « le cadre du fantasme », je trouvais cela assez intéressant.

J. Brini : Je n'y avais pas pensé.

P. Berté : Ce n'est peut-être pas pour rien que là, dans le schéma XI-4, au lieu de mettre un rond ou un trait, il met le poinçon. C'est une possibilité.

Alors si on passe au **3ème trait clinique** : La dimension énigmatique de son écriture, en p. 197 : Lacan « *Alors l'énigme, heureusement comme ça dans un temps je m'y suis intéressé* ». Lacan quand il tient son séminaire III *Les Psychoses* en 1955-56, il a déjà à une expérience de plus de 30 ans en psychiatrie, et il parle de cette question de l'énigme à propos de Schreber.

« J'écris ça E indice e, E_e, il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé. Et l'énigme consiste en le rapport du grand E au petit e, à savoir pourquoi diable un tel énoncé a-t-il été prononcé ? C'est une affaire d'énonciation, et l'énonciation, c'est l'énigme. L'énigme portée à la puissance de l'écriture, c'est qq chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête. Est-ce que ce ne serait pas là la conséquence, la conséquence de ce raboutage si mal fait d'un ego de fonction énigmatique, de fonction réparatoire ? Que Joyce soit l'écrivain par excellence de l'énigme c'est ce que je vous incite d'aller vérifier ».

Donc « *ce raboutage si mal fait d'un ego de fonction énigmatique, de fonction réparatoire* », voilà ça c'est le 3ème trait que Lacan repère, et qui m'a paru intéressant cliniquement.

Je ne sais si vous avez des remarques ?

I. Cellier : Finalement énonciation et énoncé c'est ce dont tu as parlé dans le 2ème trait, non ?

P. Berté : Oui, il y a à la fois ce dont on a parlé tout à l'heure à propos du nouage entre le Réel et le Symbolique, ou le Réel et l'Imaginaire, qui permet la fonction énigmatique, et puis il y a aussi le fait que comme l'Imaginaire est flottant eh bien du coup le sens il file à certains moments (J. B : voilà, oui c'est intéressant car c'est inscrit dans le nœud ça) voilà, et comme le raboutage par le poinçon, par l'ego, Lacan dit « *qu'il est si mal fait* », eh bien il y a une sorte de privilège accordé à la dimension énigmatique. (I. Cellier : d'accord)

En tout cas Lacan ne considère pas que ce soit un raboutage réussi. (J. B : oui).

Alors je ne sais si cela évoque ce que l'on disait lors d'une rencontre, que l'oeuvre de Joyce éveillait en nous, chez certains d'entre nous des sensations esthétiques fortes, ou pas, et que cette dimension d'une oeuvre énigmatique pouvait faire travailler des universitaires pendant 300 ans (rires), (J. B : c'est Joyce qui le disait), mais Lacan l'a soulignée, alors que peut-être que si le raboutage était bien fait eh bien il n'y aurait pas eu cette oeuvre, en tout cas sous cette forme.

J. Brini : Je peux suggérer qq chose : pourquoi est-il mal fait ce raboutage ? Pourquoi Lacan dit ça ? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'en l'absence de l'ego, il y a l'Imaginaire qui fout le camp, mais ça veut dire quoi, ça veut dire à la fois : la jouissance Autre, l'objet petit a, et le

sens sont menacés de disparition. En revanche ce qui subsiste, et qui permet à Joyce probablement de s'en sortir c'est la jouissance phallique, qui elle n'est pas menacée. Ça c'est la 1ère chose.

La 2ème chose, c'est qu'on a quand même l'impression que Joyce contrairement au névrosé standard, pour qui on peut dire que la mise en place du 4ème rond, du Nom-du-Père a permis une certaine stabilité, Joyce lui est obligé de bosser comme un malade pour en permanence, replacer, remettre en place cet ego, car cet ego peut-on dire qu'il est aussi stable pour Joyce que pour un névrosé standard, je n'en suis pas sûr.

Je pense que ce rond rouge, ce cadre __ comme tu l'as très justement fait remarquer Philippe, d'avoir fait remarquer que c'est le seul endroit où Lacan fait un nœud avec un carré __, ce cadre eh bien Joyce est obligé très probablement de le reformer en permanence, le réécrire en qq sorte.

P. Berté : Alors je ne sais si cette nécessité de l'écriture, chez le névrosé il y a quand même les pensées qui tournent en permanence, ce côté de répétition des mêmes formules, le névrosé en analyse, au fil des séances, pendant des années il raconte un peu les mêmes choses. Ça évoque topologiquement la question des tours, des ronds dans le tore. Donc je ne sais si entre ce travail d'écriture de Joyce permanent, tous les jours, et puis les pensées tournantes des névrosés __ pensées qui relèvent peut-être du Nom-du-Père __, est-ce que ça n' a pas une certaine proximité avec ce Nom-du-Père que Joyce se crée par son écriture ?

J. Brini : Peut-être, mais il me semble que Joyce est obligé de travailler plus, et notamment d'être créatif, (P. B: oui) alors qu'un obsessionnel par exemple peut se permettre de repasser infiniment sur les mêmes ornières, avec une petite différence d'un tour à l'autre, d'une demande à l'autre, mais ce sera quand même toujours le même truc.

Alors que Joyce est obligé de créer quand même ! Il n'écrit pas toujours le même livre. Bien au contraire, on peut dire qu'il y a une progression, *Gens de Dublin*, *Portrait d'un artiste*, *Ulysses*, il y a une progression dans le sens d'une matérialisation de plus en plus forte de ce que tu appelais le Réel de la lettre. (P. B : oui) Il me semble. Il me semble que Joyce est obligé de bosser plus qu'un névrosé standard, pour se maintenir en tant que sujet.

P. Berté : La question qui m'est venue, cette manière qu'a Lacan d'attraper les traits cliniques, j'ai trouvé cela assez étonnant, càd que par exemple la fonction énigmatique chez Joyce, elle se maintient dans toute son œuvre. Càd qu'il est obligé de maintenir, ou bien il n'arrive pas à se sortir de la fonction énigmatique.

On peut trouver des choses très variées dans la clinique de Joyce, par exemple si on s'avance avec les concepts freudiens on peut trouver toutes sortes de choses, dans son rapport à son père, à ses parents, à Nora, etc. Et là, en tout cas dans cette leçon, Lacan dégage des traits cliniques, mais qui à partir de son nœud borroméen, de son écriture à lui, il dégage des pistes, et cela me semble très très étonnant pour nous dans notre travail clinique. (J. B : oui)

Finalement, que Joyce travaille beaucoup, ou pas certains jours, tu vois eh bien la fonction énigmatique se maintient. (J. B : d'accord. Je trouve ça très instructif de repérer l'énigme dans le grand E et petit e) Et par rapport à un obsessionnel c'est intéressant parce qu'on pourrait dire : eh bien un névrosé obsessionnel qu'on reçoit eh bien quel trait clinique va-t-on dégager. Il n'y en a peut-être pas tant que ça, peut-être trois, quatre à partir de l'écriture sur laquelle on travaille. Alors qu'il y a un matériel de séances qui est énorme. (J. B : tout à

fait).

Alors il y a les Epiphanies aussi, dans une note de la p.100 : Joyce donne la définition d'Épiphanie dans *Stephen le Heros* : « *Par épiphanie, il entendait une manifestation spirituelle se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par qq phrase mémorable de l'esprit même. Il pensait qu'il incombait à l'homme de lettres d'enregistrer ses épiphanies avec un soin extrême, car elles représentaient les moments les plus délicats et les plus fugitifs* ».

« *Vulgarité de la parole* », cela m'a fait penser à l'insulte dans la psychose, au nouage entre le Réel et le Symbolique. Où les épiphanies de Joyce se situeraient sur ce registre-là aussi. (J. B : je suis d'accord) . (Confirmé en p.198, 199) L'insulte étant cet accrochage du signifiant à qq chose, où le Symbolique se raccroche à qq chose, cela peut se raccrocher à l'Imaginaire ou se raccrocher au Réel.

J. Brini : Tu te souviens de cette scène de l'enfance de *l'Homme aux rats* où il s'est mis en colère contre son père, et où il s'est mis à lui donner non pas comme on dit en français « tous les noms d'oiseaux », mais le nom de tout ce qui lui tombait sous les yeux : « *espèce de chaise* », « *espèce de table* », etc. (P. B : oui) L'essentiel était de pouvoir lancer les mots à son père, comme des projectiles. Et c'est à ce moment-là je crois que son père avait dit « *cet enfant sera soit un génie, soit un fou* ». (P.B : oui)

P. Berté : Voilà ce que je voulais vous dire ce matin. (Remerciements des collègues) Merci à vous aussi.

Prochaine réunion

le mardi 2 Juillet à 6h30 ou 7h du matin aux Antilles (12h30 ou 13h en France) .

Isabelle Cellier nous présentera les deux textes de Favia Goian qui se trouve sur le site : freud-lacan.com

puis en cheminant par : champs spécialisés/ topologie / dossiers/ l'invention en topologie mai 2011.

Ces **textes I et II** s'intitulent : *L'écriture de Joyce est-elle borroméenne ?*